

Joël Glasman. *Les corps habillés au Togo. Genèse coloniale des métiers de police*

Laurence Boutinot

RÉFÉRENCE

Joël Glasman, *Les corps habillés au Togo. Genèse coloniale des métiers de police*, 2014, Paris, Éditions Karthala, Collection Les Afriques dirigée par Richard Banegas et Béatrice Hibou, 328 p.

- 1 L'ouvrage de Joël Glasman traite des « corps habillés », c'est-à-dire des agents des services d'ordre tels qu'ils sont désignés au Togo. Il propose une analyse entre « sociohistoire des catégories juridiques » et « microhistoire » des pratiques réelles des agents. L'auteur investit cet espace de recherche dans le contexte de l'État colonial et montre qu'il n'y a pas d'un côté des normes imposées et de l'autre des pratiques autonomes. Contre toutes les dichotomies, Joël Glasman nous dresse les portraits multiples, variés et complexes des agents des forces de l'ordre au Togo sur presque un siècle, depuis la conquête coloniale en 1884 jusqu'à l'assassinat du premier Président de la république indépendante, Sylvanus Olympio, en 1963. Étudiant les « corps habillés » en tant qu'« élément central de l'appareil de l'État », l'auteur articule avec beaucoup de finesse l'objectivation et la subjectivation du métier de gardien de l'ordre.
- 2 Le livre s'ouvre sur la représentation de l'ordre colonial à travers les uniformes dans une veine artistique et humoristique. On y voit à la fois un déplacement dans l'espace symbolique et social des figures coloniales que sont les agents de police et un parcours esthétique à travers l'art des « colons », ces sculptures en bois représentant les agents des services d'ordre du point de vue des colonisés. Photos à l'appui, l'auteur nous présente les regards croisés respectifs du colonisé et du colonisateur sur leur vis-à-vis.
- 3 Les aspects « emblématiques » du hiatus entre le discours colonial de la modernité et les pratiques au quotidien des soldats et des troupes de police, font partie des points

forts de cet ouvrage. L'auteur mobilise à plusieurs reprises les travaux de Michel Foucault (1975 ; 1984 ; 2004) et s'attache à l'analyse fine des tensions internes à l'institution des forces de l'ordre dans son fonctionnement concret et quotidien. Il nous fait entrer dans l'histoire et la sociologie des premières troupes de soldats par leurs divers modes de recrutement, leurs désignations indifférenciées, policiers ou soldats, les incertitudes de la politique de recrutement entre les volontaires et les conscriptions forcées.

- 4 À travers les tâches multiples attribuées aux soldats de troupe, les systèmes de rémunération et les modes de sanctions, il décrit un univers fait à la fois de contraintes mais aussi d'une certaine autonomie. Les salaires sont hiérarchisés mais aussi englobés dans un ensemble de dons (de nourriture, de femmes) et de relations de dettes, impliquant les foyers et familles des soldats dans leurs liens avec les supérieurs de la troupe ou de l'administration. Les sanctions, quant à elles, sont corporelles dans la majorité des cas et la « chicotte » reste l'emblème de la mémoire du policier colonial, de l'arbitraire du pouvoir, spécifiquement dans cette colonie appelée « le pays des 25 coups » dont le dernier, le plus fort, est le « *one for Kaiser* » (p.106). Durant la période allemande, les prisons ne remplacent pas les châtiments corporels, les deux coexistent. Citant J.F. Bayart (2008), l'auteur nous rappelle que la chicotte y est au centre de la « transaction hégémonique » entre les policiers indigènes et le pouvoir blanc, et « la disciplinarisation coloniale [...] un processus de subjectivation » (p.107). Mais les soldats ne sont pas seulement exécutants des peines corporelles, ils figurent aussi parmi les destinataires et sont punis en fonction de motifs divers. Ainsi la chicotte est « un outil de partage de la société coloniale » (p.112) et son maniement distingue autant les Blancs des indigènes, que les soldats des populations et les soldats entre eux, selon leur grade.
- 5 La question cruciale du rapport entre ethnicité et division du travail dans les forces de l'ordre est explorée surtout à la période coloniale avec une incursion dans l'époque contemporaine. L'auteur y souligne la continuité des discours où les forces de l'ordre restent marquées, dans la presse et l'opposition politiques contemporaines, du sceau de l'ethnicité. Ainsi en est-il du clivage Nord/Sud, qui attribue aux gens du Nord (Kabiye) la force martiale et à ceux du Sud (Ewe) le travail administratif, dans une vision essentialiste. Elle a pourtant fait l'objet de controverses et de revirements dans la pensée des politologues depuis les indépendances ; entre les tenants de la modernité qui voulaient rendre l'ethnie « soluble dans les forces de l'ordre » (p.126) et les courants de « l'invention de la tradition » (Ranger, 1983 ; Amselle et M'Bokolo, 1985) qui attribuaient la construction de l'ethnie au « résultat d'une politique coloniale ». Cependant, cette cristallisation des identités régionales pour lesquelles « les forces de l'ordre furent un des sites stratégiques de leur élaboration » (p.153) perdure. Si l'auteur prolonge ici l'histoire coloniale dans l'ère contemporaine, c'est pour mieux souligner la complexité de l'articulation entre les identités professionnelles et régionales et ses transformations au cours du temps et en marquer les attributs essentialistes et culturalistes. C'est en prenant acte des controverses autour du rapport entre identité culturelle et spécialisation professionnelle depuis les indépendances, que l'auteur rend compte de cette dialectique qui a fait des ethnies « au moins autant le produit des institutions d'État que les institutions d'État ne sont le produit de l'ethnie » (idem).
- 6 Joël Glasman replace ainsi les approches dans leur contexte et montre que :
 - « la réputation de 'culture de la violence' que les discours politiques ou journalistiques prêtent aux gens du Nord est apparue au moment même où les

forces de l'ordre furent construites, durant la période coloniale et, plus précisément, durant l'entre-deux-guerres » (p.127).

- 7 Empiriquement, la situation est complexe et l'auteur nous rappelle la diversité géographique des recrutements des soldats, le retard économique des régions du Nord pourvoyeuses de main-d'œuvre à bon marché, les évolutions dans le temps, la circulation du personnel entre les institutions. De fait, « les labels ethniques furent changeants et historiquement construits » et ils servaient plus « à justifier *a posteriori* une politique de recrutement établie qu'à planifier une politique de recrutement cohérente » (p.139). Toutefois, la rhétorique de l'ordre a constamment maintenu ce lien entre politique coloniale et ethnicité. Cette invention d'une tradition guerrière et la « kabiyésation » des forces armées en tant que « groupe martial » se trouveront renforcées par la suite dans la période post indépendance sous Eyadéma.
- 8 D'une essentialisation l'autre, l'auteur aborde également les distinctions de genre. Elles sont décrites à travers un lieu : le camp ; image même de la « matrice d'une masculinité coloniale ». On retrouve ici la vision foucauldienne que l'on entrevoyait dès l'ouverture du livre sur les uniformes, puis dans les modes de sanctions. Ici, de nouveau, la discipline des corps, l'hygiène et le sport font partie du contrôle des gardes. Une forme spécifique de virilité y est inculquée. Le camp est une hétérotopie (Foucault, 1984), un emplacement spécifique, distinct du reste de la population, dans lequel se forge la discipline modèle des gardes de la police, la « masculinité coloniale spécifique aux forces de l'ordre ». L'imbrication de la vie privée familiale et professionnelle fait du camp un site privilégié de contrôle des comportements des hommes entre eux et par rapport au monde extérieur. Dans le rapport de genre, il transforme la division sexuelle du travail, reléguant les femmes dans les travaux de sous-traitance et dans l'informel, exclues des carrières d'État. L'auteur nous montre avec force détails la manière dont « la discipline procède d'abord à la répartition dans l'espace »¹, ouvrant la sphère privée à la vie publique du camp et, partant, à la surveillance directe de l'administration coloniale (p.174). Entre « privilèges » et « contraintes », entre apprentissage et contrôle de la vie privée, les tensions qui se font sentir au sein des camps, notamment dans le mécontentement des femmes, se traduisent par des transformations majeures. La gestion de la crise de l'entre-deux-guerres et la continuité de la colonisation allemande sous le mandat français conduisent à la réforme de 1933 et à la création d'un service de Police et de Sureté. Celui-ci va initier un processus de bureaucratisation des services policiers qui, d'une certaine manière, coûtera la vie à Sylvanus Olympio. Cette nouvelle conception de la police déplace « le centre de gravité du maintien de l'ordre, du camp militaire vers le commissariat central » (p.213) de Lomé². Les inspecteurs intermédiaires sont recrutés sur concours. Issus de l'élite lettrée de la bourgeoisie urbaine togolaise, ils formeront plus tard les cadres commissaires du pays (p.208). L'importance croissante du « papier », cette forme nouvelle de contrôle à distance des pratiques des agents des forces de l'ordre aussi bien dans leurs rapports avec les populations qu'en interne, favorise alors des compétences directement liées à la scolarisation et aux savoirs techniques. Les châtiments corporels et brutaux des premiers moments de la colonisation font place aux contrôles administratifs plus diffus. Même si ces nouvelles normes bureaucratiques ne régulent jamais entièrement les pratiques des agents de l'ordre et peuvent faire l'objet de détournements, de « vrais-faux procès-verbaux », illustrant les contradictions coloniales qui évaluent les carrières à l'aune de critères nouveaux difficiles à remplir.

- 9 Avec cette bureaucratisation, la notion de carrière fait son chemin et le champ professionnel des forces de l'ordre devient alors un lieu de mémoire où sont enregistrés les dossiers des agents et leur trajectoire. Au moment où émergent des tensions latentes et permanentes entre les agents et leur hiérarchie, entre Européens et Africains, se cristallisent les oppositions instruit/non instruit et militaire/non militaire. À ces tensions viennent s'ajouter les distinctions liées aux mérites des différentes ethnies, reprenant à la fois le cadre rhétorique colonial et l'organisation des formations sur le territoire : l'école bureaucratique au Sud, la formation martiale au Nord. À partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, il devient difficile d'entrer dans la police sans diplôme. La loi cadre de 1956, puis l'arrivée au pouvoir de Sylvanus Olympio en 1958, l'imposition d'un concours écrit pour entrer dans l'armée en 1960, l'augmentation des cohortes d'enfants scolarisés dans la dernière décennie de la colonisation, sont autant d'éléments qui dévaluent le capital martial, tant en termes de rémunération que dans ses possibilités de se convertir en d'autres espèces de capital (p. 266).
- 10 Le livre s'achève sur la police à l'époque de l'accession au pouvoir de Sylvanus Olympio en 1958 et son assassinat. Glasman rappelle combien les transformations des métiers de police ont partie liée avec le coup d'État de 1963, dans la mesure où celui-ci peut être lu comme une « tentative brutale et désespérée d'imposer une revalorisation du capital martial » (p.267). Autant Sylvanus Olympio rompt avec le discours et la politique coloniale, renforce la bureaucratisation, recrute sur concours des cadres et ignore les soldats « déclassés » qui avaient combattu au service de la France coloniale (Algérie, Indochine) ; autant son adversaire putschiste Eyadéma, « l'homme qui s'en fout des diplômés » (p.287), accède aux revendications des soldats, revalorise à la fois la force martiale et la solidarité ethnique, non sans utiliser à son profit la grogne qui sévit dans une partie de la paysannerie et du prolétariat urbain.
- 11 La disciplinarisation des comportements, la correction des écarts à la norme, en même temps que la résistance des forces de police à l'ordre colonial, sont autant de phénomènes sociaux qui poussent l'auteur à mobiliser, non seulement les « objets discrets, triviaux mais efficaces, qui forment la substance de l'action publique » (Denis, 2013) de la démarche foucauldienne, mais aussi les notions de champs et d'espèces de capital nécessaires à la négociation des trajectoires professionnelles des agents des forces de l'ordre. Ce livre prend au sérieux l'*agency* de la société togolaise dans le cadre rigide et dominant du rapport colonial. Si les concepts de Foucault et ceux de Bourdieu traitent bien ensemble du rapport de domination, le rapport colonial reste un rapport total et non une vision surplombante ou panoptique. Le phénomène de bureaucratisation et le déclassement de la force martiale des agents de l'ordre « n'épuise[nt] pas [...] les raisons qui ont conduit un petit groupe d'hommes à assassiner le président » le 13 janvier 1963, mais ils dépassent les analyses simplistes qui attribuent à une main étrangère la responsabilité du coup d'État. Évoquant avec minutie la complexité empirique de la situation des forces de l'ordre, scandée de témoignages, de faits spécifiques ou de scandales exceptionnels, la lecture du livre de Glasman est captivante. L'auteur restitue avec éloquence l'histoire coloniale du Togo durant un siècle et la mémoire de ceux qui l'ont produite à travers les enjeux de la définition de la profession des métiers de l'ordre, les tensions et les rapports de force qui structurent ces institutions, au cœur du maintien du pouvoir d'État.

BIBLIOGRAPHIE

AMSELLE J.-L. et M'BOKOLO E., 1985, *Au Coeur de l'ethnie : ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte.

BAYART J.-F., 2008, « Hégémonie et coercition en Afrique subsaharienne. La 'politique de la chicotte' », *Politique africaine*, 110 : 123-152.

DENIS V., 2013, L'histoire de la police après Foucault. Un parcours historien, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60(4/4bis) : 139-155.

FOUCAULT M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT M., 1984, « Des espaces autres. Conférence au cercle des études architecturales », 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité*, 5 : 46-49.

FOUCAULT M., 2004, *Cours au collège de France 1977-1978, Sécurité, territoire, population*, Paris Gallimard/Seuil.

OWEN O. et GARNIER A., 2012, « Maintenir l'ordre au Nigéria : vers une histoire de la souveraineté de l'État », *Politique africaine*, 128 : 25-51.

RANGER T., 1983, « The Invention of Tradition in Colonial Africa », in Hobsbawm E. et Ranger T. (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge: 211-262.

NOTES

1. Cf. Boullant F., 2003, « Michel Foucault, penseur de l'espace » : <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20022003/Boullant.html>

2. On peut le voir également dans l'histoire coloniale du Nigéria. Cf. Olly Owen et Adèle Garnier (2012).

Thomas Siron. « *Terre promise, terre due* ». *L'expérience de la réforme agraire dans une communauté de « paysans sans terre » en Bolivie*

Jean-Pierre Jacob

RÉFÉRENCE

Thomas Siron, « *Terre promise, terre due* ». *L'expérience de la réforme agraire dans une communauté de « paysans sans terre » en Bol* 2016, Thèse de doctorat (PhD) en anthropologie, École doctorale de l'EHESS, Marseille, 714 p.

- 1 Vers 1965, des travailleurs boliviens employés par les colons japonais de San Juan de Yacapani (province de Ichilo, département de Santa Cruz) s'installent, encouragés par ces derniers, sur des terres forestières situées au nord de la colonie, au lieu dit La Rinconada. Ils y fondent, avec l'appui de dirigeants paysans qui œuvrent au développement du syndicalisme agraire dans le Nord de Santa Cruz, le « syndicat agraire » (et village) Santa Fe de La Enconada (déformation de Rinconada). Un décret présidentiel de 1969 repousse la réserve forestière au nord de leur établissement et leur permet de s'installer de manière sécurisée sur ces terres. L'augmentation démographique et la rareté consécutive des ressources naturelles entraînent, en à peu près une génération, une baisse de la productivité des systèmes de production traditionnels (fondés sur le *chaqueo*, abattis-brûlis) et une nécessité de « grande transformation », avec un passage à l'intensification agricole (*arado*). Pour se maintenir sur place, les producteurs doivent capitaliser, c'est-à-dire s'équiper en machines et travailler de grandes surfaces, ce qui pousse ceux qui ne peuvent pas se lancer dans la course à l'équipement à vendre leurs terres. La plupart des fondateurs de La Enconada, devenus exploitants sans terres, tentent d'en défricher d'autres dans la forêt. Le mouvement de déplacement à l'intérieur de la réserve forestière du Choré pour